



THÈME : TRAINÉE ; COUVERTURE : BULBUL YTEK ; TEXTES : ANNE SAVELLI, BAAL, BAKELITH, CATHY GARCIA, DARX LE HIBOU, FÉLIX POULET, HERVÉ GRILLOT, PAUL FENOULT, PHILIPPE BOLLONDI, PHILIPPE VALLET.

## JE TRAINE DANS MA VILLE

*BAKELITH*

C'est un peu tôt pour se demander si ça va fonctionner comme les autres fois, un peu tard pour arranger un parcours ou un stratagème. J'ai le temps devant moi pour décider si je tourne à gauche, à droite, si je monte la butte ou si je m'arrête sur un banc. J'aime bien profiter de la vue sur les docks près de la maison de J.Verne. Les bureaux modernes remplacent petit à petit les entrepôts de tôles mais je m'imagine quand même le petit Jules qui regarde partir les bateaux vers la mer et se prend à rêver. Je me prends à rêver moi aussi.

J'ai le choix donc et pourtant je me surprends à arpenter souvent le même chemin. Voir les traces de l'impact. Là, la rencontre sur un bout de l'île Feydeau, l'appartement au-dessus de l'épicerie Delabarre. L'odeur du café qui se mêle à celle de la nuit avant d'ouvrir la fenêtre au petit matin. Un zoom sur le boulevard depuis le salon, les allées et venues des passants à 7h.

La course tous les jours.

Toi pure vitesse qui rassemble le linge sale du bout du pied en allumant la première cigarette, la cendre par terre qui marque tes pas jusqu'à la porte qui claque. Moi l'endurance qui allonge un bras en dehors de la chaleur, puis une tête, puis un corps. Un café devant l'ordinateur qui s'anime au même rythme que le mien. Dehors le tumulte des voitures, dedans la musique de l'écriture.

Je revois ce générique quotidien en passant devant le café de la place des Martyrs qui change de propriétaire tous les deux ans environ. Chacun a son charme et laisse sa trace sur les murs au point de créer une sorte d'auberge espagnole que seuls remarquent les errants de longue date.

Tu ne comprends toujours pas ce qui s'est passé. Je te l'ai dit, une histoire de piles mortes à changer, à l'amiable. J'ai grandi dans cette ville, j'ai eu envie de renaître ailleurs. Ça ne s'explique pas facilement, certes.

Voilà, je me retrouve à la bonne date dans le hall de l'immeuble et glisse les quatre piles neuves dans la fente de ta boîte aux lettres. Je crois que j'ai tout juste le temps de prendre le dernier train. Je ne m'attarde pas, tu m'excuseras.

## COL ROUGE

*DARX LE HIBOU*

J'ai attendu ton arrivée jusqu'au petit matin. C'était au mois de février ; les nuits noires étaient si froides qu'il m'arrivait de douter que le soleil puisse un jour revenir. Puis la toile noire de l'orient s'effiloçait laissant ça et là quelques étoiles rétives que l'éclat du jour peinait encore à faire taire. Assis dans la neige, j'ai observé l'agonie des dernières braises. J'ai accueilli avec ferveur les premiers rayons du soleil. Je t'ai senti de loin. Ce n'est ni ton odeur fauve embrumée de sang séché, ni le bruit sourd de ta silhouette féroce bousculant les rochers qui m'ont averti de ton arrivé. Mon corps entier réclamait ta venue je la guettais depuis deux jours déjà dans cet affût enneigé. Aussi ultime puisse être notre rencontre je l'appelais de tous mes vœux et malgré le froid aigu qui balayait les crêtes, une chaleur sourde me montait dans les jambes. Encore engourdi de la nuit, mes membres vrombissaient de tous leurs muscles. L'imminence de l'assaut bouillonnait dans mon crâne et c'est avec soulagement que j'ai senti tes fers perforer ma peau. La douleur exalte l'ivresse et c'est les yeux fermés que je me hisse dans la mêlée. Nul besoin de te voir ; je m'infiltré dans tes gestes et partage avec toi cette danse mortelle.

La neige rèche de l'aube glacée mêlée de gravier vole autour de nous le goût ferreux de mon propre sang envahit ma bouche. Mais ce goût n'est là que pour attiser l'appétit de fureur qui m'anime. Il me faudra attendre de voir ta carcasse de haine dévaler la pente pour m'apaiser. Il ne restera alors de toi qu'une longue traînée rouge.

## TRAINEE DE POUCE ROUGE

*FELIX POULET*

Félix !!!

Cette voix est le signe d'une grosse bêtise. Oui cette voix-là est l'annonce d'une sacrée remontrance.

Ma mère, la bêtise, la claque qui s'annonce.

Ne me dis pas que tu n'as pas mangé de confiture aux myrtilles. Regarde dans quel état tu as mis la porte du frigo !

La myrtille sur les doigts, la trace, la claque. Imparable.

La trace est interdite. La bêtise oui, la trace non. La trace c'est montrer que la bêtise existe.

Félix !!!

Cette voix est le signe de la peur. Oui cette voix-là est l'annonce d'une sacrée chair de poule.

Ma mère, la peur, ma satisfaction intérieure.  
Pour transformer la bêtise en peur, je m'ouvre profondément le pouce avec un couteau et je pose le sang sur les murs en laissant traîner. Des toilettes jusqu'à mon lit en passant par les escaliers.

La trace, comme un appel après la claque.

## TRAINEE !

HERVE GRILLOT

- Traînée !

Au premier passage, j'en suis pas peu fière... bien sûr, avec leur scooter, ces deux-là ont petite allure. Mais bon, l'un dans l'autre... derrière les poubelles du supermarché... ça devrait faire l'affaire. Je prends dans chacune de mes mains une extrémité de mon écharpe couleur argent, puis je danse quelques pas de samba. Dans la nuit-réverbère, c'est plutôt sympa. Talons hauts en liège et semelles compensées.

Au bout d'la rue, ils prennent à droite.

S'ils repassent une deuxième fois, c'est dans la poche... L'habitude aidant, sans rien y voir, je compte leur feu rouge, en haut de la côte, le sens interdit, puis l'église, à droite, ça redescend un peu pour passer derrière le presbytère. Là, s'ils accélèrent, je devrais les entendre de nouveau.

- Tu crois qu'il y a un travesti ou une simple prostituée ?
- Comment ?
- Travesti ou prostituée ?
- Plus fort... j'entends rien !
- Pédé ou pute ?
- Ah !... J'sais pas. On verra bien en r'passant.

Dans le halo de leur phare avant, je croise les jambes, histoire d'affiner la devanture. Genoux légèrement pliés, dos cambré, sourire à peine carié. Comme d'hab, ils ralentissent. Comme tous les autres. Débrayage du désir, frein du remords, point mort du portefeuille. J'aurais du calculer mon coup avant. Une double pipe, ça fera... bah ! Qui sucera verra ! Bon, ça prend de l'allure. La fellation a le vent en poupe. Normal, en plein hiver, on effeuille moins la marguerite. Simplement, ils tiquent, s'interrogent sur ce qui remplit mon slip. Et alors ? Ça ne remonte pas jusqu'aux amygdales !

- Traîné !

Les v'la qui r'mettent les gaz. Moi, touchée dans mon amour presque propre, théâtralement, j'enveloppe de mon écharpe argent, ma pomme d'Adam.

Au bout d'la rue, ils prennent à droite.

Encore un tour gratuit ? Devraient économiser sur l'essence et penser à mon porte-monnaie. A moins qu'ils passent au distributeur du Crédit. Bon, allez, vue l'heure, je mise sur le numéro deux. Banco ! Mes deux derniers clients. Je sors deux préservatifs. Deux coups de fil ; un à Robert, pour la plaque d'immatriculation, un à Jeanine pour lui dire que j'arrive dans une heure. Feu rouge, sens interdit, église, presbytère. Ça pétarade déjà dans mon ouïe. Ils arrivent tout sourire, mes deux michetons. Moulin au ralenti. Je la joue Mistinguett, petits tourniquets de l'écharpe

d'argent. Celui de derrière tend la main... par ici la monnaie ! En fait, ce con prend mon argent... j'veux dire, le bout de mon écharpe... autour de son poignet. Le poignet de celui de devant accélère le mouvement. Moi, mes poignets, après les tourniquets, ils se lancent dans la confection de moulinets ! J'ai jamais été bonne sportive, j'essaie quand même de courir. Mes talons compensés s'arrêtent les premiers. Pieds nus, c'est pas mieux. Plaff, à plat ventre c'est pire. Le respire les gaz d'échappement filtrés par le noeud de l'écharpe. J'étouffe.

Au bout d'la rue, ils prennent à droite.

Moi j'continue tout droit, dans l'mur du cimetière... traînée !

## LES PAPILLONS

BAAL

On remonte toujours son pantalon comme lorsqu'on était enfant, en rentrant bien le tee-shirt pour ne pas avoir froid. On remonte toujours de la même manière son pantalon, tous, du premier jour où on sait le faire jusqu'à l'extrême expiration, onction, tous, on le fait tous, des milliards de gens en même temps, ou en différé, mais tous pareil, de la même manière, chacun sa méthode sans doute mais toujours de manière méthodique, toujours méthodiquement, toi, moi, ça se fait, ça se passe, tee-shirt rentré pour pas avoir froid, ça c'est plutôt l'hiver, chemise sortie l'été pour des raisons équivalentes mais opposées, dans les parcs des odeurs incroyables, des plus écoeurantes aux plus douces, de la chaleur qui monte du sol et de l'herbe, l'hiver ça cingle les joues et du mal à respirer, et tous de la même manière, remontent le pantalon, chemise, tee-shirt, collés au corps, les boutons à fermer, la braguette à vérifier, angoisse d'enfant de se retrouver à l'école sans pantalon ou bien d'entrer en classe braguette baissée, mauvais rêve, mauvaise blague, et tout le monde se moque, c'est sûr, remontent le pantalon et ferment la ceinture, qu'importe la méthode, c'est le résultat qui compte.

Ma mère est une traînée. Pas facile à dire mais c'est ce que je pense.

Lui aussi remonte son pantalon comme tout le monde et méthodiquement, là, dans le coin, dans l'ombre, il remonte son pantalon toujours avec les mêmes gestes, comme moi, je sais que je fais comme lui, les mêmes mouvements, un rituel qui me semble immuable. Il s'observe en train d'agir, en train de faire ça, et moi aussi. Il ne regarde jamais distraitement. Il observe.

L'autre jour, suis entré par erreur dans les toilettes des filles. Jeté. Dehors. Ordure.

L'attraction perverse des adolescents pour les toilettes. On y va en groupe. On y embrasse la première fois.

Ma mère est une traînée. Elle le laisse faire. Elle s'en serre, elle le serre, l'étreint et il se plaint, rituel, méthode, perversité. Il dit qu'il n'y a pas de dessert. C'est vrai. Pourquoi a-t-elle eu cette idée ? Travailler. Les hommes travaillent. Seulement. Seulement elle, elle fait ça, maintenant, elle travaille et il n'y a plus de dessert, plus personne à la maison, juste les repas dominicaux qui valent le détour, maintenant, juste le dimanche, le reste de la

semaine, c'est le vide. Et les blagues stupides qu'il dit à table. Blague d'idiot. Elle rit parce qu'elle ne sait rien faire d'autre. Cette idée d'aller travailler et maintenant personne quand je rentre de l'école. Il s'en plaint. Dommage. Collatéral. Amen.

Je lui ressemble, je le sais. Je serai comme lui sans m'en rendre compte. Je lui ressemble. Pas à ma mère, non, à lui. Elle, c'est une traînée. Elle sait tout, elle dit rien, laisse faire. Préfère tout plutôt que de le perdre. Servirait à rien. Il a raison, toujours raison. Le maigre salaire qu'elle rapporte ne fait qu'augmenter les impôts de la famille, ça lui permet juste d'aller dandiner du cul dans les allées du centre commercial, devant les vigils en costume mal coupé de quinze ans ses cadets, je suis sûr qu'elle se fait sauter de temps en temps par un gamin de vingt ans, j'ai peut-être rêvé les scènes, peut-être que tout n'est qu'un rêve, papa Freud dirait un fantasme, j'en sais rien, elle se croit encore jeune comme ça, encore belle, toujours en selle, ça je veux bien croire mon père, alors qu'elle fripe, qu'elle fait du gras malgré régimes, privations et sport, des repas entiers où elle nous regarde nous empiffrer tous les deux de tous les plats qu'elle prépare pour se sentir exister, qu'elle s'alourdit comme une dinde de Noël, qu'elle est de plus en plus bête, au point de se faire offrir un lifting pour ses quarante ans, plus bête si c'est possible, esclave jusqu'au bout, perverse et méprisable. Tout ça finira mal.

L'angoisse de se mettre à table. L'angoisse du soir qui tombe. Pas envie de rentrer.

Je n'aime pas les femmes. Ma mère elle-même est une traînée. Elle doit en être une pour avoir épousé un type pareil, c'est pas possible autrement.

Toujours le même rituel : il remonte son pantalon, ferme sa braguette, tout le monde s'en moque, il n'a aucun goût, ni ma mère d'ailleurs, j'ai si honte d'eux, s'habille encore comme un paysan parvenu. Il a bien ajusté sa chemise dans son pantalon. Il porte un tricot de peau, comme il dit, sous sa chemise beige. La boucle de sa ceinture luit dans l'obscurité. Il rentre parfois sa chemise dans son slip. Il dit : « Va te laver maintenant, et ne dis rien à ta mère. Elle peut pas comprendre. C'est un truc juste entre nous. Juste entre toi et moi. Un secret ».

Ma mère est une traînée, ça, c'est un secret pour personne.

## LA BEGUIN DES GUEUX !

*PAUL FENOULT*

la béguin des gueulards en guenilles fait sa traînée de bagasse à déshabiller d'un prolongeste de dégueulassitude le trottoir du crépuscul-de-sac dans les flaques pailletées des rétroviseurs en tirant ravie sur sa rêverie une rafale de coups soyeux à s'en défaire le chignon avant de s'affaler lasse des gueux dans la rigole folle en guirlandes épanouies de pensées et soucis aux essences de quinte de fleur de macadam posant sans l'ombre d'une épine sur sa bouche empétalée en moue nue de fessée une gerbe d'écume effleurant en souvenir rayé d'asphaltes cette langue pendue que d'insultes en disputes à l'emporte-pièce sans queue ni tête de belle-de-nuit noyée d'ennui entre beuglards et gueusaille elle ne tenait plus

## DE SUIE ET DE MIEL

*ANNE SAVELLI*

C'est une traînée de poudre davantage qu'une traînée de morve, que la trace de la suie sur la joue du petit lorsque la bergère disparaît.

Il est assis en haut de la cheminée, va tomber, ne va pas, il regarde le ciel ce petit, la ville, il cherche malgré lui où est passée la bergère, quelqu'un l'a prise à l'école et depuis : personne.

C'est une traînée de sel dans le creux de la paume comme si la mer avait cuit. Une traînée d'eau de source qu'il voudrait voir creuser sa peau, la dissoudre, n'être plus qu'un squelette assis au bord du toit. Où est passée la bergère ?

La bergère ne traîne pas, traîne jamais, elle file droit vers son but, rameuter les moutons, rentre à la ferme et personne n'en parle plus. Le petit le sait, et s'étonne : quel est ce type qui la détourne du chemin, lui propose des fleurs et du miel ? Et son charbon, à lui, qui luit dans la paume, lui plaît plus ? Et la brique et l'échelle, et son air hérissé quand il grimpe ? Muette, cette bergère depuis le début de l'histoire et maintenant même : invisible, que vont devenir les moutons ?

Le petit se décide : il ramène les moutons. Au moins il sert à quelque chose et, qui sait, à la ferme la bergère est-elle là ? Personne. Les moutons, trop mômes pour s'inquiéter, s'égaient. Le petit cherche la chambre, ne trouve pas. Où dort-elle ? Dans la cheminée, comme Cendrillon ? La marâtre surgit. Mais où est-elle celle-là ? J'parie qu't'es le p'tit con de ramoneur à la colle qu'elle nous parle, que vous devez vous marier c'est bien ça ? Eh ben mon gars t'es frit comme un gardon d'ici qu'elle revienne t'as le temps de voir.

Le petit s'est enfui. Il n'ira pas penser des choses sur la bergère que la marâtre suggère, ni les autres d'ailleurs. Il scrutera les moutons qui zigzaguent dans la cour puis reprendra sa place, sur le toit, au-delà. Le soir la bergère grimpera, ils partageront le miel.

## TRAINEE

*PHILIPPE VALLET*

il est des mots comme de l'air  
un souffle  
posé au caprice du temps  
entredéchiré dans le silence  
bois brisé pour le peu de notre langue  
c'est au coeur qui brûle donnant au réveil un goût de cendres

le monde serait une histoire  
je ne suis que poussière  
agitée sous le ciel chaque reflet mâchonne un pays où se perdre  
chaque souffle de chaque mot use des cabales  
recueille quelques sourires  
un espace où les étoiles se nourrissent  
chaque jour offre ses vertiges comme au printemps  
le coucou pond son œuf  
apparaître puis départ imprévu vers une certitude à défendre  
qui peut bien tenter de briser la coquilles des indifférences ?  
incluses dans le quotidien  
pourquoi bouleverser les vérités ?

chaque mot est une parcelle  
langue d'un monde de lettres nouées d'instant fragiles

j'emporte des abîmes et quelques éclairs  
des fissures où le sang s'échappe  
il fuit le fleuve trouve ses limites

au présent le miroir en absence  
nos muscles où tout s'inscrit  
sédiment qui se désaltère  
à nos fontaines amères

ces repentirs nous prennent à la gorge  
songe aux mensonges reconnus  
à ceux oubliés  
combles de nos nuits historiques

chaque mot est une parcelle de ciel  
où s'il te plaît le soleil de ses promesses tenues donne la nuit  
sur un matin sans regret  
juste une journée  
où ne pas vivre attaché  
esclave de ses incohérences  
enfoncé dans ses goulags de vérité

une journée toute simple  
passée à prévoir le soir pour s'allonger

puis le jour dévore l'avenir  
grande bouchée de soufre  
éloignement dans l'entassement passé  
plus de forme guère de sens  
il nous reste le désir  
une lumière  
guérir de nos inquiètes fractures  
de nos combats sans fin  
contre nous le silence n'existe pas  
et la nuit se révolte refuse sa disparition

la peur ne se fatigue jamais  
chaque soleil brave du repos les espérances  
chaque insomnie laisse sur nos douceurs nocturnes une griffe  
où le soleil s'accroche  
une traînée brûle l'ailleurs du dedans  
caché par fidélité  
une secrète dépouille au chaud tombeau préparé dès le berceau  
nous tiendrons dedans  
et trouverons sans nous bouleverser l'objet de nos désirs  
du sang l'appel est aveugle  
ouvert sur l'absence nous ne sommes qu'un enfant.

## MINIATURE SUR TRAINEE

*PHILIPPE BOLLONDI*

En suis-je une - la tienne ? T'aimer m'a sorti du trou.  
Vidant mes lieux, il devient objet du désir : je n'existe qu'à  
travers lui. T'ayant connue m'effeuiller, te mettre nue pour  
me couvrir, je vis de belles choses. Malheureusement,  
persistance du mal : refus du trou, déplacement sans l'avoir  
quitté.

Maintenant après la fin, je ne retourne pas d'où je  
viens, je reste ce que tu m'as fait, libre de l'être davantage.  
En ce sens, je suis une traînée laissée sur mon corps par le  
tour - ton passage ici. Il m'a modelé de la glaise. Suffira four  
pour durcir l'homme encore golem.

Le temps gommara quotidien qui te rappelle à moi.  
Un jour tu auras disparu. Alors il restera mon empreinte de  
ton corps, mon intégrité sortie du trou, là où elle voulait sa  
perte. J'en viendrai à oublier combien je suis cette traînée  
laissée par toi - ange terrestre, mon désir sans objet.

## FATAL

CATHY GARCIA

Traînées sombres,  
Sur les regards...  
Clichés de décombres,  
Vues sur nulle part.

Aveux barbelés  
A extirper.  
La douleur !  
La froide mâchoire  
De la honte,  
Quand elle se referme  
Et qu'il est trop tard...

Tout acte porte ses fruits,  
Les bons comme les pourris...  
Avec quoi polir l'arête  
Qui déchire de haut en bas ?

L'amour  
Supporte mal  
Les accrocs...  
Elle le sait !  
Tout finira par brûler,  
Ne laissant que traînées sombres,  
Hachures sur les regards.

© AMBITION CHOCOLATÉE ET DECONFITURE, LYON, 2004. ACD  
REVUE, NOUVELLES, POÉSIE, BÉDÉS, PHOTOS, FONDS  
D'ÉCRAN & RENCONTRES SUR LE SITE WEB  
[WWW.BLETON.COM/ACD](http://WWW.BLETON.COM/ACD). ACD 141 RUE SÉBASTIEN-GRYPHE  
69007 LYON FRANCE. COURRIEL : [DECONFITURE@VOILA.FR](mailto:DECONFITURE@VOILA.FR).

### PARTICIPEZ

Envoyez vos textes et vos dessins pour les prochains thèmes de  
la revue littéraire : MELON avant le 15 mars 2004 ; PEDALE  
avant le 15 juin 2004.

### ABONNEMENT

Si vous souhaitez recevoir les prochains de la revue (1 euro  
l'unité) chez vous, adressez votre demande sur papier libre, en  
précisant vos coordonnées, accompagnée de votre règlement  
par chèque à l'ordre de ACD.

### CATALOGUE

Pour recevoir le catalogue papier de toutes nos publications  
papier, envoyez une enveloppe timbrée à votre adresse.

### POÉSIE

Petit événement avec la sortie du 1er numéro de la collection de  
poésie. : Gris feu, un recueil composé de 13 textes de Cathy  
Garcia. "Une goutte de velouté dans la potion amère des jours."

### NOUVELLES

Le 16<sup>ème</sup> numéro de la collection de nouvelles vient de paraître.  
Titre : Les blés. Auteure : Baal. Extrait : "Quelle est cette  
longue lettre que je t'écris ? A quoi bon ? D'autres comme nous  
ont su ce déchirement profond de deux chairs qui se quittent,  
de la vie qui tranche et sépare celles qui s'aimaient."

### BÉDÉS

Paru également le quatrième feuillet de "L'Année de la chèvre"  
sous-titré "La solitude : 11/05/03-11/09/03". Quinze strips de  
Gabriel Dumoulin, d'abord solitaires et négligés bien sûr, mais  
ensuite bientôt revanchards et vagabonds.

### LETTRE D'INFO

Envoyez-nous votre courrier pour recevoir notre lettre  
d'information (1 ou 2 messages par mois maximum) et  
connaître toute l'actualité d'ACD (parutions, rencontres, etc).

AMBITION  
CHOCOLATÉE  
& DECONFITURE